

ÉLÉMENTS

STELLA ET LE RÉVEIL
DE L'EAU

MARIE BERTHELON

Marie Berthelon

Éléments

Stella et le réveil de l'eau

© Marie Berthelon, 2022

ISBN numérique : 979-10-262-9440-5

Librinova”

www.librinova.com

Loi n° 49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*À Chloé, Camille et Diane,
À toutes les héroïnes en devenir,
À celles et ceux qui les accompagnent.*

– Prologue –

Le Tsunami est une méduse, il liquéfie pour toujours ceux qui s'aventurent à se retourner pour le regarder.

— Michaël Ferrier,
Fukushima : récit d'un désastre

Et ce rêve qui n'en finit pas de venir noyer ses nuits.
La vague, immense, dramatique, qui se lève soudain au loin.
Comme si la Terre se pliait en deux.
Comme si l'horizon se dressait à la verticale.
Mouvement ascendant de l'eau vers le ciel, cascade improbable.
Incompréhension,
Vertige.

Le grondement, terrible, qui monte.
D'abord doucement.
Qui monte toujours – jusqu'à devenir assourdissant.
Qui ricoche dans sa poitrine. Dans chacun de ses os.
Dans chacun de ses membres ; jusque dans son cœur.
Qui lui tord les entrailles.
Le sol, qui se met à trembler.
Le monde au diapason, qui se met à vibrer.
Tout cela est bien réel.
Tout cela est en train d'arriver.
C'est impossible.
C'est pourtant là.
La vague se dresse. La vague gronde. Menace.
Elle avance. Comme au ralenti. Si vite pourtant.
Elle est partout. Aucune échappatoire.
Muraille monstrueuse.
Le monde est pétrifié. Incrédule. Le temps suspendu.
Plus un souffle.

Et puis soudain -

Expiration.

Tout s'accélère.

Un vent terrible vient gifler de plein fouet les corps les maisons les voitures les arbres. Hurlements déchirants de l'air et de l'eau, des hommes des femmes et des enfants éperdus. Le souffle mortel s'abat en un instant.

Terreur brute. La vague est là. La mort est en face.

Maintenant.

Inéluctable.

Autour de moi on réprouvait le mensonge, mais on fuyait
soigneusement la vérité.

— Simone de Beauvoir,
Mémoires d'une jeune fille rangée

— L'Étiquette c'est l'Étiquette ! s'énerva grand-mère Myrtille. Je t'ai répété mille fois de fermer la bouche en mâchant. Et de ne pas te pencher sur ton assiette. C'est la fourchette qui monte à toi, et non l'inverse. Tes cheveux tombent dans ton bol. Si tu les attachais, aussi.

— Mmmh.

— Quoi Mmmh, tu as perdu ta langue ?

— J'ai la bouche pleine. On ne parle pas la bouche pleine.

— Ça suffit, Stella. Et puis tiens-toi droite. Combien de fois devrais-je te le répéter ? Les mains sur la table, enfin. Ah, tes ongles sont trop longs, évidemment !

Elle ajouta :

— Et ne me regarde pas avec cet air là. Ne me regarde pas du tout, voilà.

La seule chose qui pouvait prêter à sourire chez grand-mère Myrtille, c'était son prénom. Pour le reste, Madame Delattre, fille de Sénateur, petite-fille de Ministre devenue veuve à 52 ans, était aussi chaleureuse qu'un courant d'air glacé dans des cheveux mouillés par une triste nuit d'hiver. Son esprit était totalement fermé, et tout ce qui ne venait pas d'elle, de ses valeurs, de son éducation et de son système de pensée était a-bso-lu-ment nul. "À jeter aux orties", comme elle le disait volontiers avec un petit rire sec et condescendant qui partait comme un coup de fouet.

Les cheveux gris tirés dans un chignon parfait dont ne s'échappait pas une mèche de fantaisie, son éternel tailleur en tweed sombre ouvert sur un corsage strict, son rouge parfaitement appliqué sur ses lèvres pincées, tirée à 4 épingles quelle que soit la circonstance, Myrtille ne tolérait aucun laisser-aller et se targuait d'être un modèle de l'Élégance à la Française, "un modèle admiré

partout dans le monde” disait-elle avec une fierté et une condescendance... bien françaises. Aussi bien, on aurait pu dire d’elle qu’elle était snob et acariâtre.

Depuis le temps, Stella avait appris à baisser la tête et à laisser glisser ce flot ininterrompu de règles, de contraintes et de leçons “d’étiquette” qui tentaient de la faire rentrer dans une toute petite boîte. C’était peut-être à cause de ça qu’elle se tenait toujours un peu voûtée. À cause de ça, et aussi parce qu’elle trouvait son corps de 17 ans un peu trop grand pour elle.

Stella soupira bruyamment, ce qui eut pour conséquence immédiate d’excéder un peu plus sa grand-mère. Combien de temps lui faudrait-il encore endurer les tortures quotidiennes de sa tutrice de malheur ? Elle maudit encore une fois ce jour terrible durant lequel ses parents avaient trouvé la mort. L’abandonnant, elle qui n’avait alors que 3 petites années. La laissant seule au monde, avec ses joues rondes et ses petites mains potelées qui n’attendraient jamais plus personne. Seule avec sa grand-mère, obligée de se plier à des règles d’une autre époque si elle voulait avoir un tant soit peu la paix – et encore, c’était une paix qui ressemblait plutôt à une trêve entre deux assauts, une paix qui laissait à peine le temps de grandir. Quelle douleur, d’être mineur.

08h00. On sonna à la porte du 12, rue Roquépine, un austère hôtel particulier du très chic 8ème arrondissement de Paris, la prison dorée de Stella.

— Stella, dépêche-toi, tu vas encore être en retard pour tes cours ! Tu aurais pu te peigner correctement, on dirait une sauvage. Ah, et puis ferme donc ce manteau, à la fin !

Stella sortit en trombe, manteau grand ouvert et cheveux en pagaille.

— Edouard, enfin. Sors-moi de là, elle me tue Myrtille !

Edouard et Stella étaient d’inséparables amis d’enfance. Ils s’étaient rencontrés le jour de leur rentrée en CP. Ce jour-là Edouard, qui arrivait de sa Gascogne natale, refusa catégoriquement de parler aux autres enfants. Il les toisait de loin, déjà soucieux de se donner une contenance du haut de ses 6 petites années. Stella fut immédiatement intriguée par ce nouveau venu qui restait dans son coin, en permanente observation. Il avait un visage doux encadré de boucles rondes, mais ses yeux gris refusaient de rire.

Elle était naïve et crédule, il se méfiait de tout.

Elle était prévenante et polie, il était d’une franchise brutale.

Elle doutait souvent d'elle, il était sûr de lui.

Bref, Stella et Edouard avaient assez de différences pour se haïr ou pour s'adorer. Ils s'adorèrent dès le premier jour, et se disputèrent très souvent par la suite. Mais jamais pour longtemps.

Ce jour-là, ils allaient se mettre en route pour le Lycée Condorcet où ils étaient entrés en Terminale quelques mois plus tôt lorsqu'Edouard s'esclaffa :

— Oh là là ! Je n'ose pas imaginer la tête de Myrtille quand elle verra ça !

Il désigna le mur de l'immeuble de Stella sur lequel était tagué un âne, l'air résigné et triste, muselé à une mangeoire sur laquelle figurait le symbole \$.

— Ça va la rendre dingue..., murmura Stella en observant le dessin avant d'ajouter :

— Remarque, il n'est pas mal ce tag. Voilà la vie qui nous attend si on ne fait pas attention : consommer bêtement, jusqu'à devenir serviles comme des ânes...

— C'est complètement nul, oui, répliqua Edouard. Je ne vois pas ce qu'il y a de bête à vouloir gagner de l'argent, ni à le dépenser.

— Allez... avoue que notre société nous incite à consommer plein de produits inutiles, et qui polluent, en plus !

— Inutiles, inutiles... on est bien contents de pouvoir manger des bons trucs, de s'habiller stylé et d'avoir des portables. Ces produits qui polluent, on en a besoin. Il faut arrêter d'être hypocrites !

— Non mais franchement, on pourrait vivre avec la moitié de ce qu'on consomme aujourd'hui, tu ne crois pas ? Il suffirait de faire le tri. Pas juste entre le plastique et le verre, hein, mais entre ce qui est vraiment indispensable dans nos vies, et ce qui ne l'est pas.

— Bof, marmonna Edouard en jetant par terre l'emballage de sa barre de céréales. Pour quoi faire ?

— Arrête de le faire exprès ! s'énerva Stella en ramassant le papier.

Edouard sourit et se passa la main dans les cheveux. Il enchaîna, les joues rouges par le froid :

— Alors... tu as vu ce truc de dingue, ce matin ?

— Vu quoi ?

— Stella, tu ne peux pas continuer à ne pas écouter les informations en te levant... Télécharge au moins une app Infos sur ton téléphone, comme tout le monde !

— Le matin je dors. Arrête de me donner des leçons, OK.

— Parce que toi tu ne m'en donnes pas, peut-être ?

- Hummm... pas faux. Bon, c'est quoi ton scoop ?
— Accroche toi. C'est un article du *Monde* de ce matin, et ça te concerne peut-être.
— Un truc du Monde qui *me* concerne? Tu me charries encore?
— Pas du tout. Écoute ça:

Mystère au Père Lachaise.

Dans la nuit d'hier, malgré l'absence totale d'intempéries, le cimetière du Père Lachaise a subi une inondation inexplicable et sans précédent depuis sa création en 1804, laissant plusieurs dizaines de tombes et de caveaux totalement immergés. Des experts sont sur place pour déterminer la cause du déluge, qui ne semble actuellement liée ni à un problème de tuyauterie, ni à un défaut d'évacuation. Les égouts de Paris ont été fermés au public par mesure de sécurité, bien qu'aucun dommage n'ait été signalé pour l'instant dans le réseau sous-terrain de la ville.

Stella marqua le coup. Son sang se retirera brutalement de ses jambes pour affluer dans son coeur, qui devint lourd comme une pierre. Elle se sentit tituber.

- Attends, ce n'est pas tout, la prévint Edouard :

La partie la plus touchée du Cimetière est la zone Nord-Est. L'immense chanteuse Edith Piaf et l'illustre poète Paul Eluard doivent boire la tasse à l'heure qu'il est. L'eau semble pour l'instant contenue par le tristement célèbre mur des Fédérés, mais les pompiers de Paris sont en état d'alerte maximale. Un cordon de sécurité a été établi, interdisant toute circulation dans un périmètre de 200 mètres autour du cimetière, hormis pour les riverains.

- Tu... tu veux dire que la tombe de mes parents...

- ... Se trouve sans doute en plein milieu de la zone inondée, oui.

Blanche comme un cadavre, Stella s'écroula sur le banc public apparu par miracle sur sa droite. Edouard la rejoignit :

- C'est incroyable, tu te rends compte ? Une inondation en plein Paris, sans l'ombre d'un orage ni d'une canalisation rompue, sans aucune explication ! ? Ça ne rime à rien !

- C'est terrible. Tu réalises ce que ça veut dire ? Ces tombes, ces corps... c'est comme une profanation...

- Exactement ! Et il faut absolument qu'on aille voir ! lança Edouard au